

LA VIE PARISIENNE



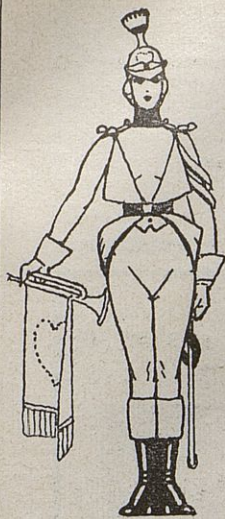
UN MESSAGE POUR LE FRONT
PAR TÉLÉGRAPHIE SANS FIL

La France est enfin dotée d'un grand organe en couleurs, comique, satirique, artistique et de bonne compagnie, digne émule des plus célèbres journaux étrangers de ce genre : Procurez-vous *La Baïonnette* et constatez le bel effort fait en pleine guerre.

Le numéro spécial qui vient de paraître, intitulé " Nos Gosses " comporte 16 pages dont 8 en quatre couleurs, avec une brillante chronique de Maurice Donnay, de l'Académie française, de spirituels vers de Jacques Redelsperger et de délicieuses compositions signées Willette, Poulbot, Ch. Genty, Hellé, Hérouard, etc.

Tous les précédents numéros spéciaux (n^{os} 1 à 16) ont été réimprimés pour les collectionneurs et on y trouve les signatures de Cappiello, Fabiano, Abel Faivre, Albert Guillaume, Henriot, Hermann Paul, Ibels, Iribe, Léandre, Poulbot, Sem, Willette, etc. *La Baïonnette* n'est vendue que 25 cent. : aussi tire-t-elle à 100.000 exemplaires!

ON DIT... ON DIT...



Les surprises du cinéma.

Poilus, méfiez-vous du cinéma!...

La scène s'est passée sur l'écran — et dans la salle — d'un grand cinéma du boulevard, mardi dernier, en matinée... (Soyons précis!) Après une série de vues prises sur le vif dans les tranchées de Champagne, le film reproduisait quelques instantanés de la vie de nos braves soldats, lorsqu'ils vont au repos dans les cantonnements de deuxième ligne. On y voyait notamment un groupe de jeunes officiers causant avec quelques jolies filles du crû — un crû fameux!

Soudain dans le silence et dans la nuit de la salle éclata une interjection retentissante.

— Ah! le chameau!

Ce fut si spontané qu'un rire immense secoua le public. Le film s'achevait... la lumière jaillit et l'on put voir s'enfuir, toute rose de confusion — peut-être aussi de fureur — une jolie fille qui n'était autre que M^{lle} Paulette Orts, de l'Olympia, laquelle n'avait pu contenir son indignation en reconnaissant son ami, un jeune lieutenant de dragons fort occupé à pincer le menton d'une sémillante champenoise.

Littérature légère.

Parlant, l'autre jour, des souverains de Roumanie, un grand journal de Londres — la *Pall Mall Gazette* pour ne pas la nommer — célébrait l'étendue de l'instruction scientifique et littéraire de la reine Marie; « Mais, ajoutait-il (et dans l'esprit de notre excellent confrère, c'était sûrement de la part de la reine un signe de faiblesse ou d'infériorité) Sa Majesté a un penchant pour la littérature LÉGÈRE, celle d'Anatole France, de Pierre Loti, de Paul Bourget et autres DU MÊME GENRE. »

Que vont penser d'une telle épithète et d'un rapprochement si dédaigneux les académiciens dont les œuvres sont en cause? Léger, M. Paul Bourget!... Nous savons bien que la *Physiologie de l'amour moderne* a paru dans *La Vie Parisienne*, mais il y a si longtemps... et puis cette œuvre charmante et hardie était signée « Claude Larcher »!

Tatouage scientifique.

Il y a quelques années les journaux américains nous apprenaient qu'un habile photographe de New-York venait d'inventer le moyen de reproduire des photographies sur la peau humaine. Cette découverte eut, paraît-il, beaucoup de succès: avec empressement un certain nombre de jeunes femmes et de jeunes filles appartenant à la meilleure société new-yorkaise firent photographier sur leur épaule, sur leur poitrine, le portrait de leur mari ou de leur fiancé.

Mais jusqu'à présent cette mode ne s'était pas implantée à Paris. C'est chose faite désormais et nous connaissons deux artistes parisiennes, M^{lles} G.zy de Flurigny du *Palais-Royal* et la danseuse Lyonele de la *Comédie-Royale* qui viennent de faire photographier sur leurs bras les portraits de leurs amis, mobilisés depuis bientôt seize mois.

Ajoutons que la photographie sur peau présente cet avantage qu'elle peut s'effacer avec un certain produit et qu'en cas de... divorce, il est très facile de remplacer un portrait par un autre.

Campagnes.

Quand un homme de service auxiliaire est convoqué à Quimper-Corentin comme « garde-mites », c'est-à-dire comme préposé au magasin d'habillement, ou à Carcassonne comme « canonnieryclystère » à l'hôpital n° X..., il éprouve aussitôt une grande fierté martiale et belliqueuse, car on orne aussitôt son livret militaire de la glorieuse mention que voici :

« 1914-1915. Campagne contre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie... »

Tout simplement!...

Pourquoi omettre de dire que le brave auxiliaire de Quimper-Corentin ou de Carcassonne a dû faire aussi campagne contre la Turquie et la Bulgarie?

Les affaires sont les affaires.

Depuis le dernier raid des zeppelins sur Londres, les ordonnances de police prescrivant à la population de réduire au strict minimum l'éclairage des maisons y sont appliquées avec une rigueur nouvelle, et dans certains quartiers de la capitale anglaise ce sont les *special constables* ou policemen volontaires, qui sont chargés de veiller à la stricte observation de ces mesures de précaution.

Récemment, un *special* était de service dans un faubourg. Il frappait discrètement aux portes des maisons chaque fois qu'il apercevait les fenêtres éclairées; et, comme, pour être *special*, il n'a pas perdu le sens pratique et le goût du « business », il attirait poliment l'attention des habitants sur leur lampe mal voilée, en suggérant certaine disposition ingénieuse de nature à en diminuer l'éclat. Il citait même son propre exemple et racontait que dans sa maison il était arrivé à d'excellents résultats en faisant usage d'un abat-jour perfectionné qui, déclarait-il d'un air tout à fait désintéressé, faisait merveille et écartait toute possibilité d'amende. Et alors il tirait de la poche de son pardessus un échantillon d'abat-jour qu'il avait, ajoutait-il, acheté à l'intention de son meilleur ami.

Tant et si bien qu'à la fin de sa soirée de service et de sa petite tournée, notre habile *special* avait inscrit sur son carnet deux cents commandes du merveilleux abat-jour, et réalisé de ce fait une commission de un demi-shilling par objet, soit en tout 100 shillings, c'est-à-dire la respectable somme de 125 francs.

Cupid in war time.

Brune aux yeux bleus, au profil de camée grecque, M^{lle} Yvonne D.sc.d. est une petite « Servatoire » d'avenir. On s'est étonné de ne pas lui voir remporter cette année une mention dans le concours de tragédie, mais ce succès ne saurait être que différé.

Cette future étoile n'a que seize printemps, mais elle possède déjà un petit cœur sensible et les moustaches blondes d'un jeune lieutenant de chasseurs à pied, en convalescence, lui ont fait tourner la tête. Le brillant officier osa lui parler, ne fut pas éconduit et, depuis, il vient chaque jour, attendre sa jeune « dulcinée » aux abords de la rue de Madrid.

M^{lle} Yvonne D.sc.d. est assez jalousement surveillée par sa mère... Un matin de la semaine dernière, comme les deux amoureux abordaient le pont de l'Europe, la jeune fille aperçut, descendant la rue de Petrograd, sa mère qui venait à sa rencontre. Aucun doute: ils avaient été vus! Heureusement que l'amour rend inventif...

— Appuyez-vous sur moi dit l'ingénue à son bel officier et affectez de boiter un peu bas. Je dirai à ma mère que n'osant traverser la chaussée tout seul, vous m'avez prié de vous aider.

Ainsi fut fait. La petite « Servatoire » soutenant « son blessé » se dirigea droit vers sa mère.

— Maman, commença-t-elle, le lieutenant m'a demandé mon bras...

La brave dame demeurait moitié figue, moitié raisin — plutôt figue —; ce que voyant le jeune chasseur salua et acheva:

— Or ce bras est un si bon appui, Madame, que j'ai l'honneur de vous demander la main qui le termine...

Et cela finira par un mariage... après la guerre.

Marennnes ou Portugaises?

Les mois en « r » nous ont ramené les huîtres: *Portugaises* et *Marennnes* s'étaient de nouveau sur la carte des restaurants. Comme les années précédentes, beaucoup de marchand de ces délicieux mollusques se sont installés à la terrasse des débitants de vins. Mais hélas! les consommateurs ne sont guère nombreux cette année et bien des places restent libres, ce qui explique cette annonce cueillie à la devanture d'un « bistro » de Belleville:

On offre cette place à louer des huîtres.

Prix modérés. Vente garantie.

A Belleville, vous le voyez, on écrit le français... comme on le parle.



LA VIE PARISIENNE

Paraît tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

REDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8^e) ; Téléphone Outenberg 48-59

ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;

Trois Mois : 8 francs 50

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 franc

Trois Mois : 10 francs

GOUTTES DES COLONIES

DE CHANDRON

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS, MAUX D'ESTOMAC, Diarrhée, Dysenterie, Vomissements, Cholérine

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS : 8, R^{ue} Vivienne, Paris.

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS

POUDRE DENTIFRICE CHARLARD

Boîte : 2/50 franco-Pharmacie, 12, Bd. Bonne-Nouvelle, Paris

MARTINI

Vermouth de Turin

LE MEILLEUR

Contre les

RHUMES, TOUX BRONCHITES, GRIPPE CATARRHES, ASTHME

Maux de Gorge

Gouttes Livoniennes

de TROUETTE-PERRET

FILCON : 2/50 toutes Pharmacies et 15, Rue des Immeubles-Industriels.

OMNIA-PATHE A côté des Variétés

5, Boulevard Montmartre, 5

LE PLUS BEAU CINÉMA DE PARIS

La Projection la plus parfaite

FAUTEUIL, 1 fr. ; RESERVE, 2 fr. ; LOGES, 3 fr. (esc. spécial)

Ouvert sans interruption de 2 h. à 11 h.

ARTISTIC PARFUM GODET

BIJOUX Plus haut Cours COMMISSION **ACHAT**

COMPTOIR ARGENTIN, 25, rue Caumartin, Paris

MAISONS CHOISIES

2 fr. la ligne (50 lettres, chiffres ou espaces).

RECHERCHES ET RENSEIGNEMENTS

POLICE PARISIENNE, 124, r. Rivoli, IMBERT Dir. Ex-insp. attaché au Cabinet du Préfet de Police. Recherches det. natures. Rens. confid. Enquêtes sur t. sujets. Mariage (avant). Divorce. Constats. Successions. Vois. Surveillance, etc. Missions. Paris, France, Etranger. Discr. absolue.

POLICE PRIVEE, 37, boul. Malesherbes, Paris. 20^e année, recherches, enquêtes, surveillances, mariages, santé, antécédents, moralité, prodiges, etc., etc. DIVORCES. E. VILLIOT, Directeur, reçoit de 9 heures à midi et de 2 heures à 6 heures. Téléphone Central 85-81.

AUTOS (Leçons, Achat, Vente, Echange.)

AUTOS rapides 1915 pr tous voyages. Leçons sur autos modernes. Autos Roy, 46, boul. Magenta. T. Nord 66-23.

DIVERS

M^{me} VIC juge, conseille d'après écriture. Reçoit 2 à 8 h. et par corresp. 6, rue Boucher (face Samaritaine).

GABRIELLE, 5, avenue Mac-Mahon, spirite, guidera avenir, évitera décep. de la vie par ses conseils. 2 à 7 h.

MYSTÈRES DE L'ÉCRITURE sur tapis astral, etc., dep. 2 fr. Tous les jours, dim. et fêtes, de 2 à 7 h. ou écrire. M^{me} IXE, 28, rue Vauquelin, Paris (5^e).

ROBES, MANTEAUX, Tailleurs modèles grande couture, réparat. et à façon. Prix modér. FRANCINE, 36, r. Monge.

MODES, DERNIÈRE CRÉATION. Prix de guerre. ANDRÉE, ex-première gr. maison, 32, rue Vignon.

MARC café, sommeil dep. 3 fr., tarots, cons. dep. 1 fr. M^{me} ADAM, 78, r. du Château-d'Eau. Reçoit ts l. jours.

ANDREA, cartomancienne, 77, boulevard Magenta, Paris, depuis 33 ans même adresse. Ne pas confondre.

La Photographie d'Art *Reutlinger*

21, boulevard Montmartre, Paris

Accorde 50 % sur son tarif pendant la guerre.

Pour les **PERMISSIONNAIRES**

LA PHOTOGRAPHIE D'ART "FÉMINA"

90, Champs-Élysées fait des Cartes Postales gravées à 8 frs la Douzaine

ESTAMPES

Catalogue spécial illustré d'Estampes galantes en couleurs de : RAPHAEL KIRCHNER, FABIANO, MANEL FELIU, LÉONNEC, WEGENER, NAM, LEO FONTAN, etc. Franco, 0 fr. 50.

Catalogue spécial illustré d'estampes sur la Guerre 1914-1915. Fco 0 fr. 50.

LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, PARIS

"LES PÉCHÉS CAPITAUX"

Pochette de 7 cartes postales en couleurs, d'un art exquis, par RAPHAEL KIRCHNER.

Franco par poste, 1 fr. 50 ; Etranger, 2 fr.

"DE PARIS A CYTHÈRE"

2^e série de 7 cartes postales de Raphaël KIRCHNER

Franco par poste, 1 fr. 50 ; Etranger, 2 fr.

Les 2 séries, franco, 3 fr. ; Etranger, 3 fr. 50.

"L'HEURE DU PÉCHÉ"

Roman parisien, d'Antonin RESCHAL.


Enorme succès. 27^e mille. Franco : 3 fr. 50.

LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, PARIS

BISCUITS et ts produits pr soldats et prisonniers. Catalog. fco. E. Poincet, 46, bd Magenta.

ÉTÉ 1915

MAGASIN de CHOCOLATS et BONBONS PRÉVOST



CHOCOLAT à la TASSE PRÉVOST et CAFÉS

39, Boulevard Bonne-Nouvelle

Allées de Tourny, 4, à BORDEAUX

Pour le Voyage. FRUITS CONFITS de première marque.

BIBLIO, r. Vivienne, 12, achète livres et gravures. Envoie franco sur demande son dernier Catalogue.

EXPOSITION UNIVERSELLE 1900 : MÉDAILLE D'OR

GERMANDRÉE

BREVETÉ S.G.D.G.

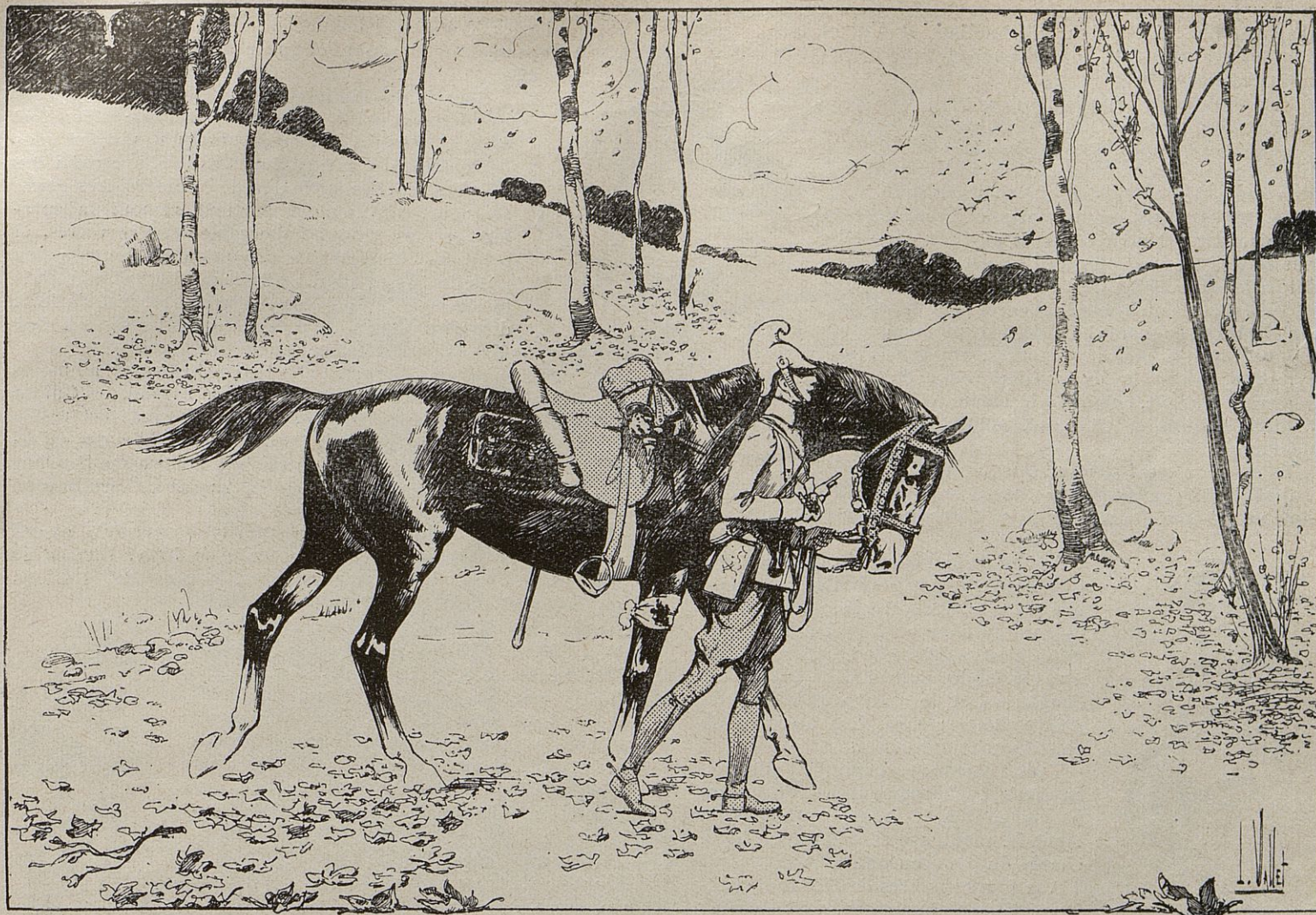
EN POUDRE & SUR FEUILLES

Secret de Beauté d'un parfum idéal, d'une adhérence absolue salubre et discrète, donne à la peau **HYGIÈNE & BEAUTÉ**

MIGNOT-BOUCHER 19, rue Vivienne PARIS

Lampe Electrique "ETAT-MAJOR" MARQUE DÉPOSÉE

Spéciale pour l'Armée. Faisceau lumin. 100 mèt. Eclairage interm. 30 h. Rue Hermel, 42, Paris (18^e). — CATALOGUE ILLUSTRÉ FRANCO.



LE CHIC MILITAIRE

EN janvier 1904, un officier de la plus grande valeur, que les fatigues des colonies ont trop tôt emporté, écrivait, ici même : *Le chic de chaque, débutant ainsi : « L'officier d'aujourd'hui s'échappe volontiers de l'uniforme et sous le veston du pékin, fondu dans la masse, nul indice ne trahit plus la profession. »* Or, en septembre 1915, on a pu lire dans les journaux : *« Il est rappelé que les militaires ne sont pas autorisés à revêtir la tenue civile pendant la durée d'une permission ou d'un congé de convalescence... sanctions sévères... etc., etc. »*

Voilà qui, entre bien d'autres choses graves, date et différencie deux époques, heureusement si peu semblables. Aujourd'hui, les militaires ne se mettent plus en civil, et presque tous les civils sont en uniforme!

Des temps nouveaux sont venus, héroïques. Après les jours tristes et sombres, d'autres luisent enfin, resplendissants, illuminés d'une belle et généreuse lumière. L'âme française qu'on croyait morte et qui n'était qu'assoupie, à demi empoisonnée par des toxines étrangères, s'est réveillée au bruit du canon.

*Vive le son, vive le son,
Du canon!*

Toutes les qualités de la race se sont exaltées comme aux temps d'Épopée. La France a retrouvé ses traditions.

Turenne, presque aussi grand que Napoléon, avait dit : « Pas un homme de guerre ne doit rester en repos tant qu'il y aura un Allemand en

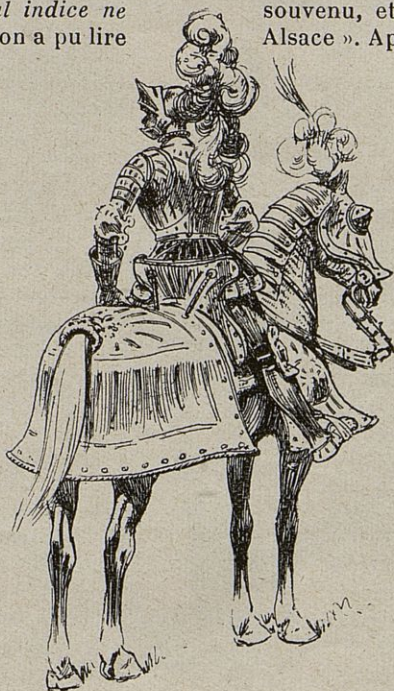
Alsace. » Un homme de guerre, héritier, semble-t-il du grand Maréchal, comme lui taciturne et comme lui temporisateur, s'est souvenu des paroles de celui dont son ennemi avait dit à sa mort : « Un grand homme vient de disparaître. » Il s'en est souvenu, et, bientôt, « pas un soldat allemand ne sera en Alsace ». Après Charleroi, la Marne! Et, voilà des temps nouveaux; un chic nouveau en est né. Un chic? oui, le vrai, celui que, seule, la guerre peut donner à des troupes.

Et, vraiment, il y eut toujours, à toutes les époques, un « chic militaire » différent de celui de l'époque précédente. Mieux que cela, un homme, un soldat, personnifia souvent ce chic, car c'est lui qui donnait le ton. Richard Cœur de Lion est, si j'ose remonter si loin et lui appliquer ce terme, le guerrier chic de son temps, et les légendes créées par ses exploits inspirent toute la chevalerie des croisades, à laquelle saint Louis donne bientôt une allure moins bruyante et plus haute.

C'est encore avec le beau Bonnavet, François, le Roi-Chevalier qui domine de toute la hauteur de sa taille de géant et de son invraisemblable panache, l'époque de Marignan.

Henri-le-Grand n'est-il pas le type accompli du beau chef en harnois de guerre? Louis XIII fait belle et vaillante figure de soldat au pas-de-Suze et ce sont les légendaires mousquetaires qui donnent le chic, car beaucoup ressemblaient, plus qu'on ne croit, à ceux d'Alexandre Dumas.

Sous le Roi-Soleil, c'est le fougueux Condé



d'abord, puis Luxembourg, Boufflers et Villars qui sont les beaux soldats dont chacun cherche à copier la mise et les manières.

Puis voici venir l'époque exquise où triomphe, sans rivalité possible, tout ce qui est français; l'époque où le goût, la grâce française sont dans tout, le XVIII^e siècle. Maurice de Saxe triomphe à Fontenoy, la dernière bataille chevaleresque.

Là, les Anglais, coldstreams et grenadiers-guards, font 800 mètres l'arme au bras sous le feu de nos canons, puis lord Charles Hay vient saluer le marquis d'Auteroche qui répond comme on sait. C'est là qu'avant de charger pour dégager les gardes et gagner la bataille, le capitaine commandant la compagnie des cheval-légers de la garde du roy, se retourne vers ses beaux cavaliers rouge et or, et, « avec le sourire » leur dit, comme à la manœuvre : « Messieurs les maîtres, assurez vos chapeaux, nous allons avoir l'honneur de charger ! »

Tout cela n'est-il pas du beau chic militaire ?

Richelieu qui avait eu à Fontenoy le coup d'œil heureux, sera un de ceux dont on copiera l'élégance pendant tout le règne.

A la fin de la monarchie, l'homme qui donne le ton dans l'armée, celui qui est le mieux botté, le mieux culotté, et dont on cherche à imiter la grande mine, c'est le prince de Lambesc. C'était alors la mode, nouvelle, de trotter « à l'anglaise » et le « coup d'étriers » du prince était célèbre. Les hommes de cheval me comprendront.

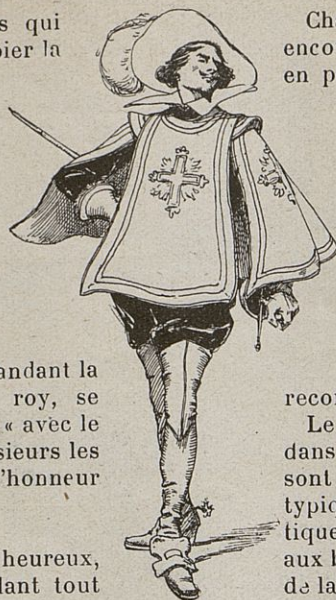
Tant d'élégance n'explique-t-elle pas, en partie, l'acharnement des révolutionnaires contre le beau cavalier et la légende, menteuse et défigurée, de la charge du pont tournant ?

Aux jours sombres de 1793 tout raffinement disparaît, ou presque. Les mains propres deviennent suspectes et peuvent faire tomber la tête. L'héroïsme, le désintéressement se réfugient à l'armée et y foisonnent. Avoir bien mérité de la Patrie, toucher une paire de sabots, sont les plus belles récompenses que souhaite le soldat ! Au milieu de toutes ces misères, les vieilles troupes

gardent les bonnes traditions et les inculquent aux jeunes habits bleus, et, quand le grand homme mènera aux victoires immortelles ces admirables soldats, le plus pur de la nation, il en fera vite la plus belle armée que le monde ait connue. Les glorieux uniformes du Premier Empire sont légendaires. Le chic militaire a touché, là, à une apogée restée inégalée. Je dis le chic et ne veux dire que cela.

Sous la Restauration, comme il y avait deux camps, il y eut deux sortes de chic. Les officiers de la Maison et ceux de la garde royale affectaient la correction la plus élégante et la plus raffinée, bien plus troublés qu'ils ne voulaient l'avouer, par la superbe allure des grognards qu'ils commandaient. De l'autre côté, ceux qui avaient été les maîtres de l'Europe, les pauvres et glorieux officiers à la demi-solde, gardant tout ce qu'ils pouvaient de militaire, dans leur tenue civile, étaient loin du type sale et dépenaillé, créé depuis au théâtre. Cachant sous le haut col de crin leur manque de linge, ils brossaient avec soin leurs longues redingotes usées, et comme l'argent faisait défaut pour faire mettre des pièces à leurs bottes, ils ciraient leur peau avec l'empaigne pour que le trou se vît moins. Au souvenir de ceux-ci, martyrs militaires, qui ne cherchaient pas à « s'échapper de l'uniforme », découvrons-nous. Si nous avons connu des temps pénibles, eux, les saints, ont gravi le plus dur calvaire !

La guerre d'Espagne effaça beaucoup de ces dissentiments; il fallut avoir recours aux anciens et écouter leurs conseils.



1830



1745



1809

Charles X était bel homme de cheval et son règne fut encore une époque dont l'élégance militaire mérite qu'on en parle.

Sous Louis-Philippe, ce sont les jeunes princes qui donnent le ton et le duc d'Orléans est un fort élégant général. Là aussi quoiqu'il n'y eut plus deux clans, il y eut deux sortes de chic : celui des officiers qui, comme le duc de Nemours, très grand seigneur, affectionnait particulièrement la cavalerie et les tenues impeccablement correctes, et celui des officiers d'Afrique qui affectaient un peu plus de laisser-aller. Le 8^e hussard est alors réputé le régiment le plus chic de l'armée et, jusqu'à 1870, dire d'un officier qu'il est très « 8^e hussards » c'est reconnaître sa parfaite élégance.

Le Second empire ramène les tenues brillantes, au moins dans la garde. Sauf l'odieux pantalon bazané, les Guides sont de tous points parfaits, et, leur élégance est restée typique. C'est pendant vingt ans le triomphe de « l'astique » ! Il n'a manqué qu'un chef et un peu de bonheur aux beaux soldats de l'armée de Metz pour sauver l'Europe de la guerre actuelle.

Après ce qu'on appelait jusqu'ici « la guerre » et qui n'est plus maintenant que « celle de 70 », l'armée se reprend très vite, et c'est alors Saumur, Mecque des cavaliers, qui décide du chic. Képis Saumur, culottes Saumur, bottes Saumur, tout vient des bords de la Loire ! Je revois encore sur la place des Carmes, en 1878, à Lunéville, le capitaine Chaury portant la première culotte large, et, quelque temps après, le sous-lieutenant d'Urbil, aujourd'hui un de nos très grands chefs, excitant notre curiosité admirative par l'élégance de sa tenue et surtout par sa longue capote qui lui battait les talons, chose nouvelle alors.

Relisez, lecteurs, *La Vie Parisienne* de 1904. Le chic de chaque vous dira, mieux que je ne saurais le faire, ce que fut l'élégance qui précéda la guerre, la grande guerre, celle d'aujourd'hui.

Dès les premiers coups de fusil d'août 1914, il fallut bien se rendre compte que le pantalon rouge était, pour ainsi dire, une invite à l'assassinat; la nécessité opéra donc, en un tour de main, ce que n'était arrivé à faire ni la raison, ni les raisonnements, ni le goût. Car, il faut bien avouer que tous souvenirs mis à part, le pantalon rouge, si odieusement coupé, était d'un inesthétisme achevé. Quant à la culotte du même ton, elle n'était ni jolie ni pratique. Cela est si vrai que notre œil déshabitué ne peut plus les revoir sans en être gêné par le côté commun et inélégant. A peine le tolère-t-il à la fameuse section, qui fut si nombreuse un moment.

Le pantalon rouge peut rester chic cependant, dans des cas particuliers. Ainsi, les officiers de tirailleurs le portent volontiers... sur le boulevard; c'est que, par sa coupe spéciale et sa bande bleue, il les distingue encore, les empêchant de passer inaperçus ou confondus, eux, héros parmi les héros !

Les cavaliers semblent aussi, surtout dans la légère, tenir à l'ancienne culotte qui, avec sa double bande les étiquète chasseurs ou hussards. Et, cependant, rien n'est plus distingué, mieux assorti, plus fin de ton que la culotte bleue foncée avec la tunique azur.

Souvenez-vous donc, mes chers camarades, quel chic la culotte sombre donne à tous les cavaliers de Saumur, et combien la répétition générale du carrousel, en culotte noire, était pour l'œil artiste un régal bien supérieur à la grande représentation avec la culotte blanche, toujours un peu « cirque » ! Adoptez donc comme beaucoup, des plus élégants l'ont fait déjà, la culotte foncée : elle est distinguée, pratique et vous fait paraître plus élancés.



1793

L'AMOUR CHAPERON!...



— Eh ! va donc... embusqué !



1915

C'est une règle d'esthétique et par conséquent de vrai chic, que, comme le ciel, les couleurs claires soient en haut et les plus solides à la base, se faisant valoir l'une l'autre. Les Anglais l'ont bien compris, qui ont mis le rouge en tunique et le noir en pantalon.

Et puis, cavaliers, mes frères, n'ayez crainte! par la coupe de vos vêtements, par mille riens que le profane ignore mais qu'il devine, et, pour ceux qui « savent » par la forme et la manière d'attacher vos éperons et surtout, rien qu'à la vue de l'endroit précis où s'usent jambières et culottes, par votre allure enfin, on saura toujours que vous êtes cavaliers. On sait bien aussi que, tristes de n'avoir pu encore donner toute votre mesure dans cette guerre de taupes, vous attendez impatiemment la bride au bras, l'heure si ardemment souhaitée où enfin sonnera la charge et où vous vous dépenserez sans compter.

Souvenez-vous, de ce que répondait un colonel à Louvois, reprochant ce que coûtait l'entretien de la cavalerie : « Vous oubliez monsieur le ministre, qu'un régiment de cavalerie paie en quelques minutes ses dettes de plusieurs années! »

N'avez-vous pas largement fait votre part déjà? Chargeant à pied avec la lance et la baïonnette, servant dans les tranchées comme l'infanterie; quittant momentanément vos éperons pour cela, et, peut-être aussi parce que trop en portaient... à pied seulement! On a même pu croire que c'était un chic nouveau. Comme si un cavalier pouvait oublier qu'avant d'être armé chevalier, il fallait d'abord « gagner ses éperons » et que c'étaient les dames qui les lui bouclaient pour la première fois!

A Patay, Jeanne se retourne vers les chevaliers qui la suivent. « Avez-vous de bons éperons? » — « Pour mieux fuir? » — Non, pour mieux poursuivre! »

Les artilleurs ont une tendresse marquée pour le kaki et le portent avec belle allure, soit en complet, soit en conservant avec une coquetterie bien légitime la culotte noire à double bande rouge qui va si bien aussi avec la vareuse bleue, maintenant si élégamment coupée sur le modèle de celle des Anglais.

Aux Anglais, aussi, dont la simple et correcte tenue n'a pas été sans une heureuse influence, beaucoup d'officiers ont emprunté le ceinturon en cuir fauve à bretelle, qui habille si virilement son homme et l'harmonise bien avec les tons du drap.

J'ai vu dernièrement un officier grand et distingué, vêtu de la vareuse bleue de ciel, longue comme il faut et cintrée comme il

convient, culotte en velours bleu foncé de coupe bien anglaise. Avec cela large ceinturon de cuir fauve auquel était suspendu le long sabre anglais gainé de cuir, bottes souples et ajustées, fauves également. Réellement il ne manquait que le feutre des Canadiens à cet officier, sur la poitrine duquel voisinaient croix de guerre à étoile d'or et légion d'honneur pour qu'il fût de tout point semblable aux beaux cavaliers du temps de Louis XIII, si affectionnés des peintres.

Les Alpains, et cela est un peu dommage, adoptent eux aussi le drap azur. Quelques-uns même vont jusqu'au béret bleu clair, ce qui lui ôte tout son caractère. Voyons mes enfants, le béret a une histoire, il est traditionnel, tous les montagnards, Henri IV le Béarnais, dont tout soldat peut se réclamer, l'ont porté foncé, et, c'est en béret bleu sombre que vous avez pris l'Hartmannswillerkopf! Et puis, vrai, le béret bleu



1915

de ciel est laid, il est opéra-comique!

Sauf aux bérets et aux bandes molletières qui doivent être foncés, ce bleu azur est décidément bien, très bien, en masse il est parfait, gai, discret, distingué et harmonieux. S'inspirant des teintes du beau ciel de France, il va bien aux Français. Si bien que nos troupiers dont si grand nombre, dans la vie ordinaire, avant la guerre, n'étaient ni très beaux ni de mise très recherchée, semblent maintenant d'autres hommes d'une race plus belle, plus soucieuse de sa dignité, de sa tenue et de sa valeur.

Le dur hiver de 1914 nous avait donné les « poilus », hirsutes, à tous crins et qui, pour ceux qui les ont vus sur le front semblaient pétris dans la glaise; 1915 nous a apporté le type définitif du « soldat » moderne.

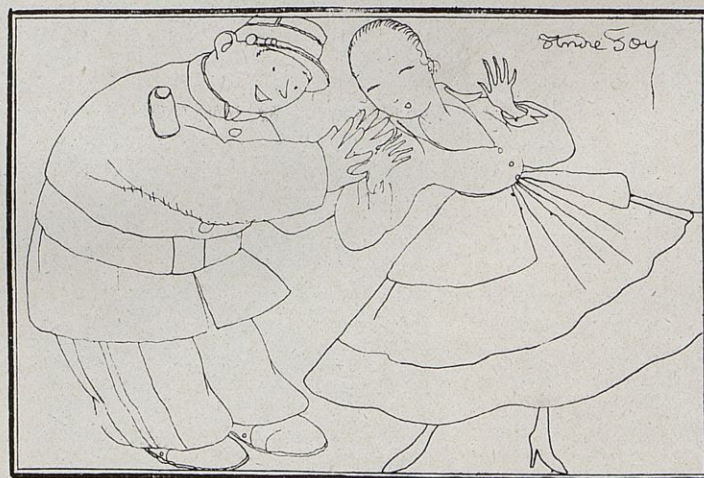
Les années qui suivirent 1870 avaient singulièrement diminué la différence de chic et d'élégance qui séparaient l'officier d'infanterie de celui de cavalerie; 1914-1915 ont achevé de niveler ce fossé imaginaire. Aujourd'hui, à peine quelques nuances indéfinissables marquent-elles, très heureusement, l'arme.

Tous, fantassins, cavaliers, artilleurs ont le même chic, le même grand chic, le chic de guerre!

L. VALLET.

POUR GAGNER UNE VICTOIRE

« A la guerre, comme en amour, le génie est la pensée dans le fait. Il n'y a qu'un moment favorable: le talent est de le bien saisir. Les talonnements perdent tout ». (NAPOLÉON.)



Pour gagner une victoire, il faut d'abord une bonne préparation d'artillerie...



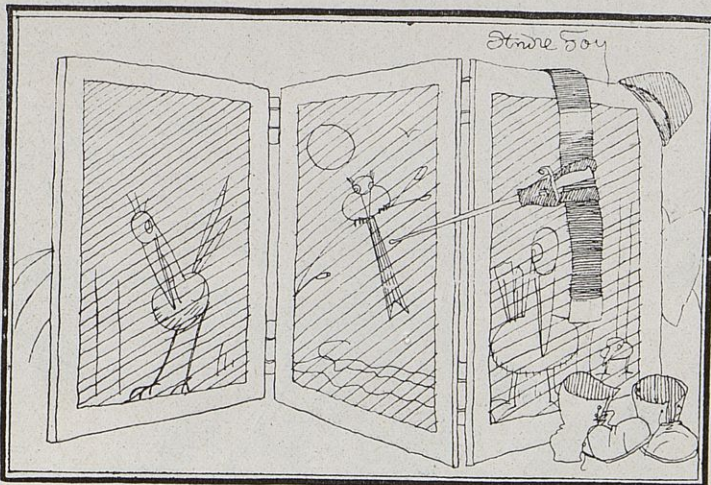
Le génie doit déployer une insinuante activité.



Les troupes coloniales s'élanceront ensuite à l'assaut...



Une charge irrésistible des Ecossais achèvera de déblayer le terrain.



Alors la victoire restera fatalement à l'infanterie, qui couchera sur la position.

ARRANGEMENT

L'Allemand paraît-il, naguère,
(C'était après la Marne,) dit
Au Français: «Cessons cette guerre?»
Mais le Français dit: «Non pardi!»

«Pourquoi non?» demanda le Boche.
Et le Français, sans embarras:
«Eh! parce que, tête de pioche,
Tu n'as encor perdu qu'un bras.»

Trois mois après, même air de flûte:
«Voyons, bon Français, sois mignon,
Et restons en là de la lutte?»
Mais le Français répondit: «Non!»

«Pourquoi» demanda le compère:
«Ne vois-tu pas que de nous deux
Ce n'est plus moi le plus prospère?
J'étais manchot: je suis boiteux»

«C'est trop qu'il te reste une patte»
Trancha le Français: «Tiens, je vais
Te dire: nous ferons la paix,
Moi debout et toi cul-de-jatte.»

GEORGES DOCQUOIS.



La Fléchette

Onze heures du matin. CORINNE
est assise à la terrasse d'un res-
taurant du Bois. Elle froisse le
journal qu'elle lisait, elle regarde
de tous côtés, elle s'énerve. Enfin ses
yeux s'illuminent. C'est CLÉANTE!

Il arrive... Maudit émoi dont il s'aperçoit! D'un air indifférent, elle
arrange les plis de sa jupe.

CLÉANTE, le plus naturellement du monde. — Comment vous
remercier d'être ici, d'avoir été exacte! Je suis un peu en retard,
mais je viens... je reviens, plutôt... de si loin!

CORINNE, pour dire quelque chose. — Vous ne souffrez plus de
votre blessure, maintenant?

CLÉANTE, s'asseyant. — De quelle?

CORINNE. — La fléchette qui...

CLÉANTE. — C'est du feuilleton. N'en parlons plus. L'autre
va mieux... je vous remercie.
Vos lettres lui ont fait tant
de bien!

Un silence.

CORINNE. — Vous avez lu le
dernier communiqué?

CLÉANTE. — Est-ce qu'on y
parle de nous deux?

CORINNE. — Ce serait du
joli! Vous savez, c'est très
mal, ce que nous faisons là...
Il était entendu que nous ne
chercherions pas à nous con-
naître, à nous rencontrer.
Vous me l'aviez promis... Je
devais être pour vous la plus
anonyme des marraines, et
voilà où nous en sommes! Je
suis tombée dans un vrai guet-
apens...

CLÉANTE. — Quel grand mot, et pas gentil! Ce que nous
faisons? Je vais vous le dire. Nous venons nous remercier...

CORINNE. — Impertinent!

CLÉANTE. — Attendez donc, marraine! Nous venons nous
remercier d'avoir essayé, en des temps difficiles... d'avoir essayé
de... Pas moyen de trouver le mot!

CORINNE. — Je crois que je l'ai sous la main... d'avoir essayé
de nous duper mutuellement.

CLÉANTE. — Et je n'ai échappé à la mort que pour entendre
cela! Heureusement que le remède est près du mal...

Il prend la main de Corinne et la pose sur son cœur.

CORINNE, retirant sa main. — Mon Dieu! On va nous voir...

CLÉANTE. — Qui? Un Aviatik? Rien dans le
ciel. D'ailleurs, nos pièces sont bien défilées.

CORINNE. — Alors vous pensez que votre
attaque va réussir?

CLÉANTE. — Dans mon secteur, on a l'ordre de
s'en tenir à la prudence.

C'est la minute précise où tout peut se
gâter ou s'arranger définitivement.
Cléante s'en aperçoit. Corinne aussi,
sans doute, car ses paupières ballent.
Cléante allume une cigarette, après
quoi:

Quelle douceur, d'être ici! Tout
est comme autrefois, comme avant.
Si vous saviez com-
bien je m'étonne d'a-
voir retrouvé Paris,
son soleil léger, ses
femmes, ses autos, son
luxe sobre qui glisse,
qui grise et que l'on







croyait aboli parce que l'on n'y participait plus! Oui, malgré la tourmente, tout continue.

CORINNE. — Même nos erreurs...

CLÉANTE. — Les événements ont bien changé le prix des choses! N'êtes-vous pas venue à ce rendez-vous uniquement pour faire œuvre de bonne Française, pour verser un peu de réconfort à un guerrier? Vos lettres, je vous l'ai écrit, m'ont suffi jusqu'au jour où j'ai reçu cette fléchette dans l'épaule.

CORINNE. — Est-il vrai que ces engins portent l'inscription : *Invention française, fabrication allemande* ?

CLÉANTE. — On le dit. Mais la mienne avait été fabriquée par le petit dieu qui a des ailes et un carquois.

CORINNE. — Soyez donc sérieux!

CLÉANTE. — Je me donne un mal infini pour l'être. Ah! quelle malchance d'avoir une marraine si jolie et qui sent si bon!...

Il se penche sur la nuque de Corinne.

CORINNE. — Je vais aller téléphoner à votre médecin-chef...

CLÉANTE. — C'est une idée! Priez-le de m'accorder tout de suite ma permission de sept jours...

CORINNE. — Monsieur mon filleul, je le supplierai de vous priver de sortie, désormais.

CLÉANTE. — J'ai votre photographie. Puisque je connais maintenant votre parfum, je l'imprègnerai d'origan, je me mettrai à genoux devant elle et je lui raconterai tout ce qui me passera par la tête. Je lui dirai combien j'aime vos yeux, votre bouche, votre taille souple, vos mains...

CORINNE, *haletante*. — Taisez-vous! Taisez-vous! Vous allez me faire prisonnière...

CLÉANTE. — Avec les honneurs de la guerre.

CORINNE. — Je sais... Mais je n'en serais pas moins prisonnière. Alors, adieu notre joli *flirt*, nos lettres moussues, adieu notre badinage si séduisant, si reposant! Réfléchissez à ce que nous gâcherions. Rappelez-vous le vieux dicton : *En jeu d'armes et d'amour, pour une joye cent douleurs!*

CLÉANTE. — Le bonheur que je vous demande de me donner, je suis absolument décidé à le payer des cent douleurs en question.

CORINNE. — L'inconvénient, voyez-vous, c'est que je ne suis pas du tout décidée à souffrir, moi!

CLÉANTE. — Voilà ma chance!... Mais, sacrebleu! pourquoi parlons-nous de ça?

CORINNE. — Bravo! Parlons d'autre chose. Avez-vous vu des soldats indiens, au front?

Cléante se met à siffler un air des Indes Galantes. Corinne hausse imperceptiblement les épaules, puis :

— Il me semble que je connais cet air...

CLÉANTE. — En voici les paroles:

Elle me résistait en soupirant!

Ah! qu'il est difficile d'être amant

Lorsqu'un époux peut vous surprendre...

CORINNE, *riant*. — Voulez-vous respecter mon mari?

CLÉANTE, *faisant le salut militaire*. — Combien a-t-il de galons?

CORINNE. — Aucun. Il n'est même pas mobilisé. Mais je vous préviens qu'il est épouvantablement jaloux.

CLÉANTE. — Ce sera meilleur.

CORINNE. — Je vous le jure... vous me faites regretter d'être venue. La prochaine fois que vous m'écrirez...

CLÉANTE. — Ce sera une lettre éperdue de reconnaissance, car ce n'est pas au Bois, vous me le promettez, que nous nous serons revus, mais dans cette petite ville où je vais aller vous attendre et où vous avez justement une vieille tante à soigner. Dans cette petite ville, les heures sont plus longues qu'à Paris... Je pourrai me griser de vous à loisir. Et si, la paix signée, je manque à l'appel, vous vous direz que je n'ai pas trop de toute l'Eternité pour savourer mes souvenirs.

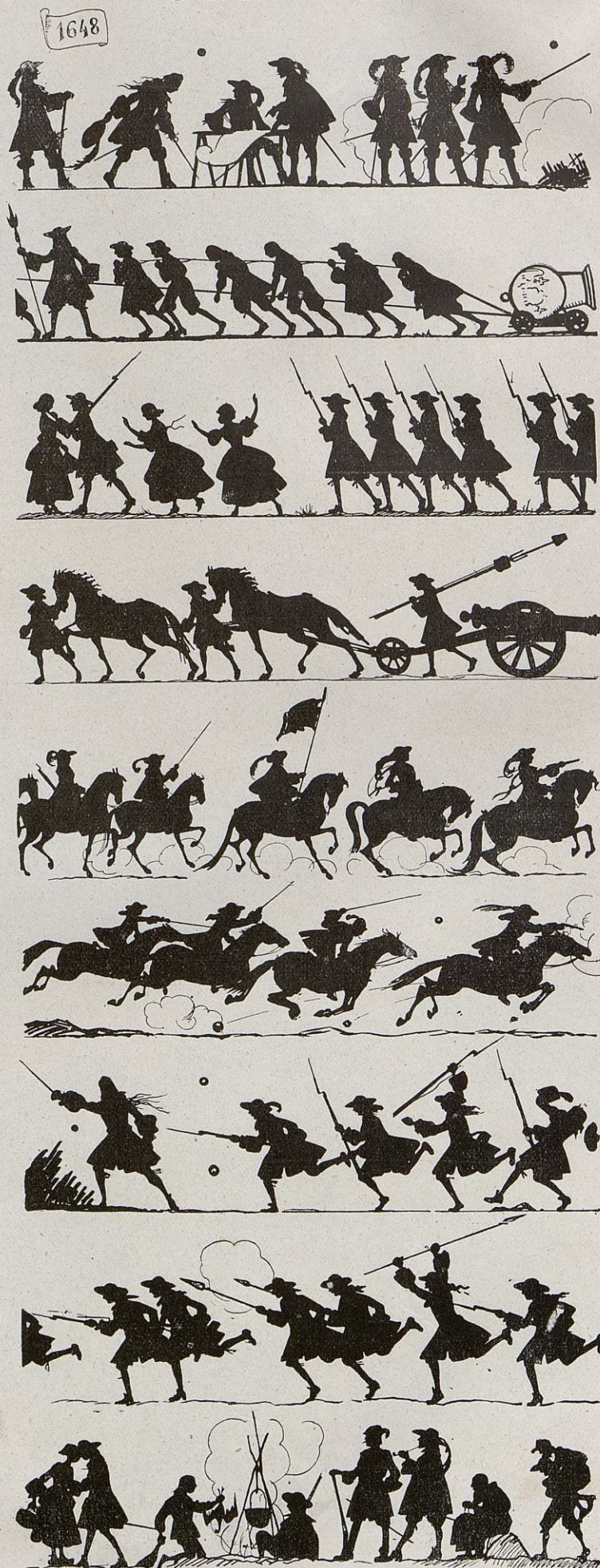
CORINNE. — Vous n'y pensez pas! Mon mari va trouver mille raisons...

CLÉANTE. — Les maris ont des raisons que les amants n'admettent que lorsqu'ils se lassent déjà l'un de l'autre...

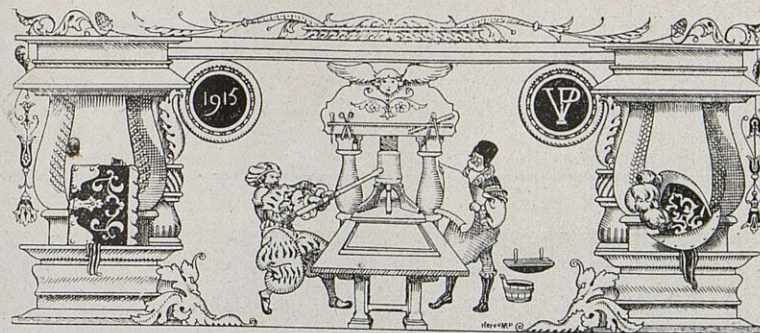
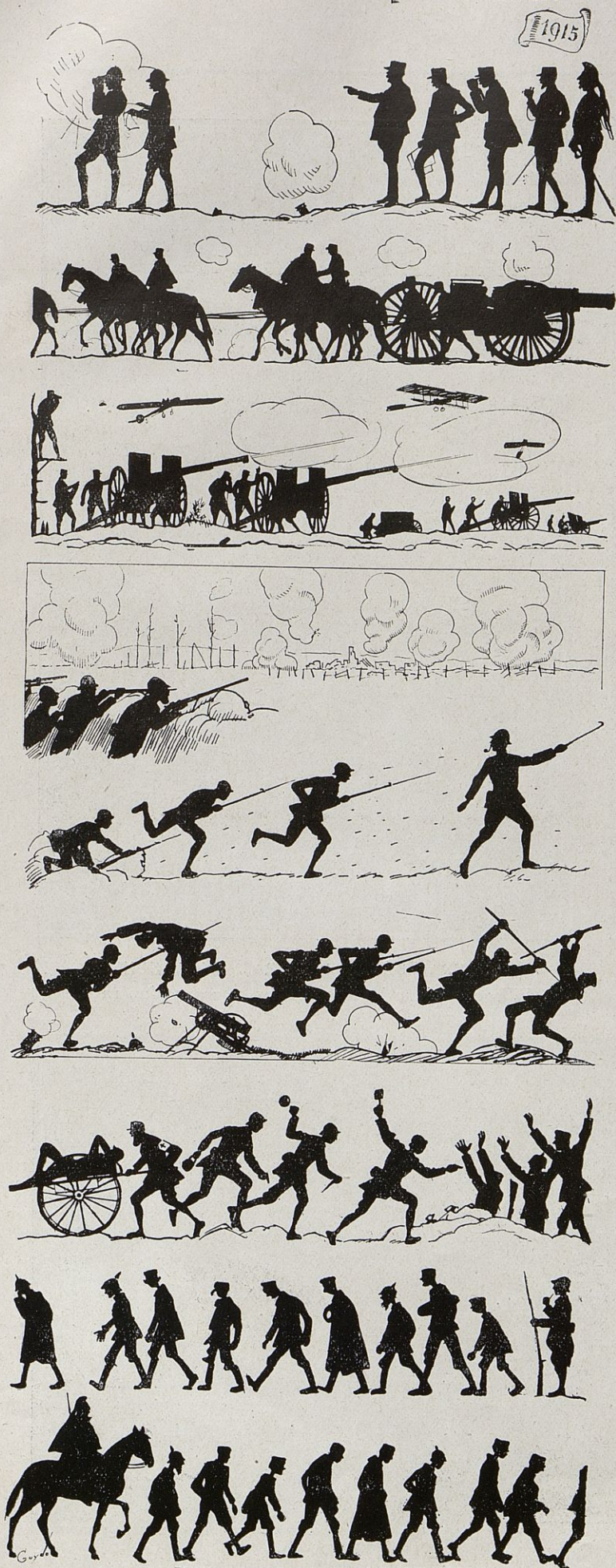
FRANZ TOUSSAINT.



LA BATAILLE DES PLAINES DE LENS GAGNÉE PAR CONDÉ



LA BATAILLE DES PLAINES DE LENS GAGNÉE PAR JOFFRE ET PAR FRENCH



LES CARACTÈRES FRANÇAIS ou LES MŒURS DE CETTE GUERRE

VI. — Le théâtre et la ville.

Les personnes d'âge, et qui se souviennent d'avoir vécu avant la guerre, rapportent une particularité fort étrange de la société de ce temps-là. Elles affirment avoir connu l'existence et observé les mœurs d'une tribu d'êtres nommés comédiens, qui étaient hors la loi, mais au-dessus. Ils avaient une figure humaine, généralement un sexe ou l'autre, et dans le cas de doute, on leur attribuait l'un des deux par une fiction de l'état civil. Chaque soir, ils se mettaient sur le visage un pied de blanc et de rouge, et du noir aux yeux; après quoi, ils s'habillaient comme des hommes et des femmes naturels, et s'exposaient aux regards d'autres hommes et d'autres femmes, dans de grandes salles divisées en deux, où ils étaient protégés contre les entreprises des spectateurs par une barrière de feu, de même que Brünnhild endormie. Chacun à son tour récitait une phrase, et on dit que ces phrases exprimaient des sentiments, où ils étaient les premiers à ne rien comprendre. Il paraît même que l'ensemble des répliques formait une intrigue ou une fable, qui était comme une imitation de la vie réelle; mais l'auteur de la pièce, et quelquefois le directeur du théâtre, étaient les seuls à prétendre cela sérieusement.

Cependant, lorsqu'ils descendaient de ce lieu appelé *scène* ou *tréteau*, et qu'après s'être essuyés et avoir quitté leur déguisement ils continuaient de vivre à titre privé, ils ne savaient point modifier leurs gestes ni leurs façons de sentir, et toute leur existence était comme l'épilogue ou l'envers d'une comédie.

Le plus curieux est qu'ils exerçaient un tel prestige sur les gens qui les regardaient, qu'ils leur servaient de modèles. Ils faisaient la mode et bien plus que la mode: ils déformaient à leur exemple la sensibilité de la bonne compagnie, et le monde n'était qu'un théâtre, au lieu que le théâtre fût une petite partie assez méprisable du monde.

Voilà ce que nous content les moralistes sur ces comédiens, mais je n'en veux rien croire; car, s'ils occupaient une telle place, comment expliquer qu'ils n'en occupent plus aucune, qu'il ait suffi de quinze mois de guerre pour anéantir leur espèce, et qu'elle n'ait pas laissé au moins quelque vestige?

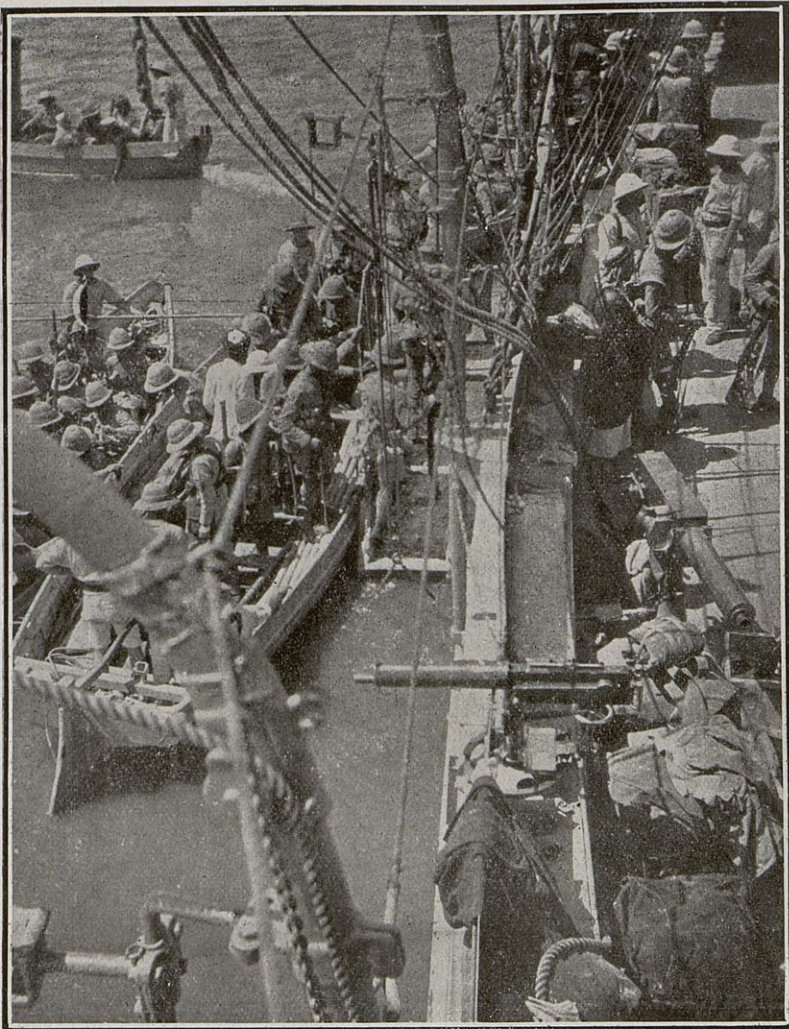


Le métier des comédiens était si difficile que, hormis quelques prodiges, ils n'attrapaient point les manières de la jeunesse avant le temps de la maturité, et ne commençaient de bien jouer les rôles d'amoureux qu'à l'âge où l'on finit ordinairement de faire l'amour. Diderot a omis le principal chapitre du *Paradoxe*: si un acteur doit être jeune pour le paraître. Question où il faudrait répondre négativement.

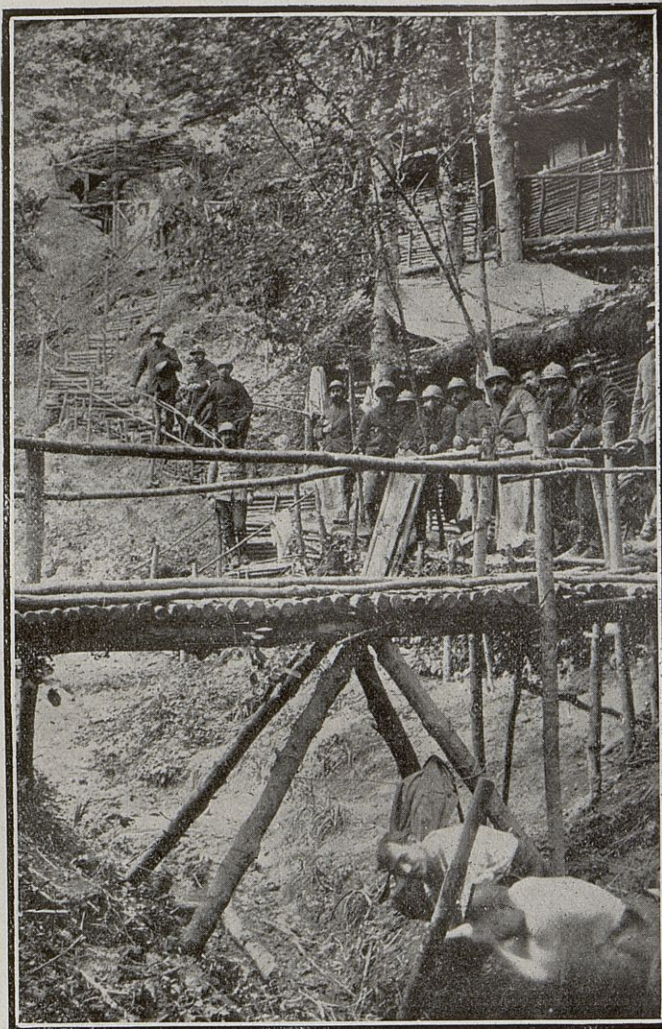
Voilà encore où les mœurs du Théâtre ont déterminé celles de la Ville. Depuis

L'Album de Guerre

de LA VIE PARISIENNE



LA CONQUÊTE DE LA MÉSOPOTAMIE
Un régiment anglais s'embarquant sur le Tigre.



UN VRAI DÉCOR D'OPÉRA... EN ARGONNE
Village rustique improvisé dans le creux d'un ravin.



EN ARMÉNIE, LES RUSSES DOIVENT SE SERVIR DU LIT DES RIVIÈRES EN GUISE DE ROUTES

qu'il n'est plus de duègnes au théâtre, il n'est plus, à la ville, de douairières. Les hommes de cinquante ans se flattent de plaire, et en effet, ils plaisent. Les adolescents n'auront aucune chance de séduire, même les femmes sur le retour, tant que *Chérubin* sera un travesti. Le jeune premier est ce qu'on appelle, dans l'argot des coulisses, un *grime*.



Il était temps que la guerre vint pour diversifier le théâtre. Le public ne se plaignait pas et se contentait de faire grève; mais les critiques, à qui ce droit est refusé, n'en pouvaient plus. Ils disaient aux faiseurs de pièces :

— Nous servirez-vous toujours le même plat? Comment avez-vous donc l'esprit tourné? L'amour n'est pas la seule passion qui frappe, saisisse et attache: pourquoi ne tirez-vous rien des autres?

Et ils ne manquaient point d'alléguer une demi-douzaine de chefs-d'œuvre, où les héros n'aiment point et semblent avoir un corps glorieux.

Il se peut que l'épreuve de la guerre nous purifie et nous sublime, et que le théâtre un jour s'en ressente. Je ne promets point, mais je ne veux point nier, qu'on fasse demain des pièces sans amour. Ce que nous ne verrons sûrement jamais c'est des pièces sans toilettes.



La guerre, si elle s'éternise, va ruiner PROXÈNE. Il chôme, il chômera sans doute jusqu'à la fin des hostilités, et n'a pas droit à un secours de chômage. Pourquoi? C'est que son métier est classique, mais point avouable. Il a des relations étendues. Il connaît toutes les danseuses, toutes les chanteuses, toutes les comédiennes, et fréquente chaque soir dans leurs loges. Il connaît d'autre part tous les hommes de vingt-cinq à soixante ans, qui sont du monde ou qui n'en sont pas, mais qui possèdent quelques biens de fortune. Il a des amitiés jusqu'en province, et plus encore à l'étranger. Il ne tutoie pas les princes, mais ils le tutoient. Il a reçu de l'un d'eux une décoration honorable, et d'un autre, un titre de courtoisie.

PROXÈNE n'est pas de ces Parisiens qui ne peuvent se divertir de leurs affaires et consacrer une heure à leurs amis: il leur consacre toutes ses soirées, et c'est justement quand il les promène qu'il fait des affaires. Il sait leurs goûts et prévient leurs désirs. Il leur fait ouvrir la porte de fer et les conduit dans les coulisses, puis dans les loges où ces dames changent de chemise. Son rôle se borne à présenter, au plus à mettre la conversation en branle. Ce qui s'ensuit, PROXÈNE s'en lave les mains, et s'il ne s'ensuit rien du tout, est-ce sa faute? — Que ne disiez-vous plus tôt: PROXÈNE est un entremetteur? — Mais je pensais l'avoir dit rien qu'en le nommant.

Au surplus, qui de ses clients oserait décider s'il fait cela par vocation ou par intérêt? Lorsqu'il a de la complaisance pour un grand-duc, il semble qu'il y est entraîné par un excès de faiblesse, comme une mère qui ne sait rien refuser à son enfant. On lui tend la main, et elle est vide. Ce n'est pas non plus les femmes qui l'indemnisent de ses services: PROXÈNE ne le souffrirait point. Il ne reçoit que des souvenirs, qui sont ordinairement des bijoux de grande valeur. Il n'en porte point. Plutôt que de les enfouir dans un tiroir, ne fait-il pas mieux de les recéder contre de l'argent au joaillier qui les a vendus, qui est toujours le même joaillier, avec qui PROXÈNE a un traité en forme? Ce commerce, qui ne déroge point, lui procure d'honnêtes ressources et, comme dirait un joueur, sensiblement plus que sa « matérielle ». Il épargne même là-dessus.

Cela est fort heureux; car voilà deux étés que la saison de Deauville ne rapporte aucun bénéfice; les théâtres sont clos ou entr'ouverts; les comédiennes savent vivre et ne feraient pas de liaisons nouvelles en temps de guerre: d'ailleurs, les hommes sont au front et les princes demeurent dans leurs États. Les économies de PROXÈNE s'épuisent: il avait toujours cinq louis

dans sa bourse, il ne les a plus. Sa condition devient critique. Je l'ai rencontré l'autre jour, il était à faire pitié: il n'a pas renouvelé, il entretient à peine sa garde-robe. Naguère, quand il réunissait deux ou plusieurs personnes, c'était toujours lui qui payait l'écot: à présent, il quête les invitations et, comme écrivait Henri IV, il soupe chez l'une ou chez l'autre, vu que sa marmite est renversée.



Ceux qui pensent que la vie des gens de théâtre est une perpétuelle orgie ne font pas réflexion que la durée d'une nuit et d'un jour est rigoureusement de vingt-quatre heures. Qui voudrait faire pour son plaisir, en un si court laps de temps, ce qu'ils font pour le plaisir des autres? Cette profession est ascétique. Après qu'ils ont répété, joué, changé dix fois de costume, mangé sur le pouce et quelquefois dormi, comptez: il ne leur reste pas dix minutes pour pécher, ni même pour se recueillir.



Corneille a intitulé une de ses pièces *l'illusion comique*: ce n'est pas un titre de pièce, c'est le titre de la vie.

Je rappelle que ce mot *comique* signifie qui a rapport aux comédiens.



Dans l'état d'indifférence où nous laisse maintenant le théâtre, nous ne concevons point qu'un écrivain ait pensé en découdre pour avoir dit aux comédiens moins de vérités que Bossuet et Jean-Jacques. Nous ne concevons même plus que ces deux grands hommes, et l'autre, aient pris la peine de dire ces vérités.



IRÈNE est une enfant gâtée. Quand elle parle de la guerre, elle entend celle de 70: elle évite d'en parler depuis la fin de l'autre siècle. Sa vie fut une tournée triomphale, dont la première station fut quand elle avait quinze ans. Elle n'a jamais connu que les sourires de la fortune, les applaudissements de la foule et les adulations des connaisseurs. Elle n'en est point blasée à l'âge qu'elle a, qu'il ne faut pas dire. Elle est continuellement, et chez elle comme sur le plateau, dans le même état où sont les autres comédiennes le soir d'une répétition générale, au moment que tout le monde s'embrasse. Nul ne l'a jamais vue que bouleversée, et si vous lui dites seulement: *Bonjour, madame*, il semble qu'elle va vous répondre: *C'est trop, vous me faites mourir*.

IRÈNE a le cœur sur la main. C'est tout le secret de son talent, qui est immense. Elle est si touchante, parce qu'elle garde au théâtre la même naïveté qu'une enfant, qui croit que l'héroïne meurt tout de bon au dénouement, et qui se demande si l'on doit donc changer l'interprète à chaque représentation. Mais songez que l'héroïne, c'est IRÈNE elle-même. C'est pour soi qu'elle tremble et sur soi qu'elle pleure. Toutes les épreuves que l'auteur au coin de son feu imagine de faire subir à son personnage, elle les subit positivement, et il est inconcevable qu'une créature humaine, qui a enduré tant de martyres au cours d'une carrière déjà longue, soit encore debout. Sans doute que le théâtre conserve, comme on dit, même ceux qui croient que c'est arrivé. Il est vrai que l'existence tragique d'IRÈNE, qui est le jardin des supplices, a pour contre-partie une autre existence plus gaie;

car elle rit aussi franchement qu'elle pleure, et elle a les deux masques — que dis-je? les deux visages.

Elle ne donne point le pas à l'imaginaire sur le réel, comme Balzac, mais elle ne fait aucune distinction entre les deux. Il ne lui est pas plus agréable, mais aussi agréable, d'être aimée sur le plateau devant mille personnes, ou sans témoins dans son petit salon des *Lancet*; si elle refuse de jouer des pièces où l'infidélité n'est point de sa part, c'est qu'elle ne hait, non plus, rien tant que d'être trahie à la ville. Elle n'a point perdu ni elle ne perdra jamais la fraîcheur et de son talent et de son cœur, parce qu'elle débute aujourd'hui encore, chaque fois qu'elle joue une pièce nouvelle ou qu'elle éprouve un sentiment nouveau.

L'humeur d'IRÈNE n'est pas toujours égale : ce serait miracle, si, après avoir ainsi tyrannisé ses nerfs, elle demeurerait souriante et douce. Elle a heureusement une extrême mobilité, qui lui permet d'être dans le même instant une furie qui vous battrait et une excellente camarade qui vous saute au cou. Elle a séduit ainsi toute la terre, et d'abord tous les rois de la terre. Elle ne s'attribue point pour cela une importance dans la politique, et quand un souverain meurt, elle se contente de télégraphier à la veuve : *Désespérée, je ferai relâche ce soir*. Mais quand certains de ces monarques osent, après l'avoir connue familièrement, se tourner contre la France, elle fait de cela une question personnelle, et elle retire leur photographie de dessus son piano à queue. Elle a renvoyé au Kaiser un brillant qu'il lui avait donné. Elle n'a pas dit comme CLORINDE, il y a quelques années : « Nous n'étions que deux en Europe à savoir qu'il n'y aurait pas la guerre, Bismarck et moi. » Mais elle a dit : « L'Empereur m'avait juré qu'il ne ferait jamais la guerre à mon pays : je lui pardonne d'avoir trompé des diplomates, c'est son emploi, je ne lui pardonne pas de m'avoir menti.

THÉOPHRASTE II.

CHOSSES ET AUTRES

Le marquis de Casa-Riera est mort dans son hôtel-palais de la rue de Berri. Quel sujet de chronique, si nous étions en temps de paix! Mais nous avons autre chose à penser, et je gage que vous ne soupçonnez même pas pourquoi je dis que la disparition de ce grand seigneur nous eût fourni en d'autres circonstances des lignes et des pages de copie. Rappelez vos plus vieux souvenirs, ceux d'il y a cinq ou six ans. Le marquis de Casa-Riera est ce personnage qu'un aventurier hardi, une espèce de M^{me} Humbert du sexe mâle, accusait justement d'être lui-même un aventurier, et d'avoir usurpé sa fortune, son titre, jusqu'à son nom! Enfin, on disait de lui, sérieusement, ce qu'Aurélien Scholl a dit un jour par boutade de l'aimable prince et homme de lettres Lubomirski : « Il n'est pas lu, il n'est pas beau, sait-on même s'il est Mirski? »

Naturellement, M. de Casa-Riera n'eut aucune peine à démontrer l'authenticité de ses parchemins et de son acte de naissance. Toute cette histoire était de pure imagination; mais elle avait amusé le public, qui aimait à la folie les romans-feuilletons avant la guerre, et, entre toutes les fables de romans-feuilletons, les substitutions d'enfants, les suppositions d'état-civil, les crimes romantiques commis par des gens du monde. Est-il besoin de dire que l'on ne croyait pas précisément que le marquis de Casa-Riera ne fût ni lu, ni beau, ni Mirski, mais que l'on souhaitait ardemment qu'il ne le fût point? Car, sans cela, il n'y aurait pas eu de pièce, je veux dire de suite au prochain numéro. On se félicitait de posséder en France un héros capable de telles noirceurs : il était espagnol; mais, outre qu'il y a des gens qui se disent espagnols... etc., il demeurait rue de Berri, et le plus étranger des étrangers ne saurait demeurer rue de Berri sans être parisien. On le naturalisait d'autorité, et l'on disait : « Ils n'en ont pas en Angleterre. »

En quoi, on se trompait. Ils en ont en Angleterre, ou ils en ont eu. Ils ont eu ce lord, ce duc, dont le nom pour l'instant m'échappe, et que nos chers alliés voulaient absolument identifier avec le directeur de je ne sais plus quel grand magasin. Ce roman était même beaucoup mieux conçu, avouons-le, que celui du feu marquis de Casa-Riera. Rien n'y manquait, même

les souterrains, comme à la blanchisserie du Geissler de l'*As-toria*. Ces souterrains établissaient une communication secrète (bien entendu), entre l'hôtel du lord et les magasins en question. L'on a beau admettre le hasard, celui-ci est un peu fort. En outre, le lord et l'homme du magasin se ressemblaient comme deux gouttes d'eau ou deux frères, et nul ne se pouvait flatter de les avoir jamais vus simultanément. Dès que l'un des deux apparaissait du côté jardin, l'autre disparaissait du côté cour. Ceci rappelle *Giroflé-Girofla*, et tant d'autres pièces où deux rôles sont tenus par un même ou une même artiste, qui ne peut évidemment pas se dédoubler sur la scène. L'homme du magasin ayant survécu au duc, on expliqua ce phénomène de la façon la plus simple, qui était que le duc ne fût pas mort. Mais il était enterré! Non : c'est une pierre qu'on avait mise en sa place dans le cercueil. La fantaisie fut poussée jusqu'à l'exhumation. Quelle imprudence! On retrouva dans le tombeau le cadavre du noble lord, et il fallut bien convenir qu'il n'avait donc jamais vendu de nouveautés.

Voilà ce qui passionnait nos alliés et nous-mêmes, au temps lointain où Paris et Londres étaient éclairés la nuit. Nous sommes un peu honteux maintenant d'avoir coupé dans ces ponts. Le roman-feuilleton est un genre qui s'en va. Hélas! je vois beaucoup de genres qui s'en vont et pas un qui vienne. Pauvre littérature, ton avenir n'est pas rose!



Mais si! je vois un genre qui naît, ou plutôt qui renaît, c'est l'opérette : non pas la viennoise, ah! Dieu! — la nôtre, celle de Meilhac et d'Halévy, et d'Offenbach, d'ailleurs avec des modifications. Les directeurs de théâtre se prennent la tête et songent : « Quel sera le théâtre de demain? » — « Quel sera le théâtre de demain? » se disent avec angoisse les auteurs dramatiques. Il est bien possible que les événements n'aient, de longtemps, aucune influence sur le théâtre; en ce cas, celui de demain serait celui d'hier, et cette perspective n'est pas gaie. Mais il est également possible que le théâtre subisse l'influence de la guerre, et je pressens, dès lors, outre une floraison exubérante de drames historiques, un renouveau de l'opérette, mais transfigurée.

Axiome : l'opérette sera tragique ou elle ne sera pas.

Je m'explique, ou du moins je le voudrais, mais la matière est plus scabreuse qu'on ne pourrait croire :

Rappelez-vous la *Belle Hélène* et l'admirable défilé des rois. Vous y êtes, et j'espère que je n'ai pas besoin d'insister, ce qui m'attirerait des désagréments. Je ne nomme personne, ni *Bu qui s'avance*, ni Ménélas, ni les deux Ajax; mais ne sentez-vous pas que certains illustres personnages, qui prennent part à la guerre ou se tiennent à l'écart soigneusement, relèvent de l'opérette, et même un peu trop à mon gré? Seulement, comme, rien qu'en parlant pour la Crète, ou en ne parlant pas, mais en chantant qu'ils partent, ils sont cause que des milliers et des milliers de braves gens seront tués, l'opérette tourne au tragique. De toute façon elle finira mal.

Elle finira peut-être mal pour les protagonistes eux-mêmes. Continuons à ne nommer personne, et bornons-nous à rappeler que tout récemment plusieurs notables sujets d'un petit souverain de tout là-bas l'ont averti sans barguigner qu'il risquait sa couronne et sa tête. D'autres sujets, encore plus notables, d'un autre petit souverain, lui écrivaient la semaine dernière des choses qu'un particulier ne souffrirait pas; mais que voulez-vous? Un roi ne peut constituer de témoins. D'abord, ont-ils des cartes de visite? Les sujets du deuxième souverain dont je parle ne se sont pas non plus bornés à l'injurier sévèrement, et justement : ils l'ont bel et bien menacé, et toujours du même sort. Ils ne lui ont pas caché que sa couronne n'était pas solide, et sa tête encore moins. Je le répète, l'opérette tourne mal.

Dans une charmante pièce de Meilhac et de Louis Ganderax, il y avait un général ridicule qui disait toutes les deux minutes : « L'opérette nous guette. » Les rois — que je ne nomme pas — peuvent prendre cette réplique pour devise. L'opérette les guette. Mais quelle opérette? Tout est là.



Autre note d'opérette :

Les journaux neutres annoncent que Cobourg - Cobourg,

actuellement encore tzar de Bulgarie, avait bien l'intention d'aller au front, mais qu'il y a prudemment renoncé parce qu'il a reçu des lettres anonymes.

Et que pouvaient bien lui présager ces lettres anonymes? Que, s'il s'exposait aux coups de ses ennemis, il en recevrait peut-être aussi de ses propres soldats. Pris entre deux feux! N'est-ce pas le système allemand? Les mitrailleuses derrière, pour ceux qui n'avanceraient pas assez vite ou qui auraient des tentations de se retourner.

Ferdinand a préféré ne pas risquer sa chance. Il dirigera les opérations de loin. Sa grandeur l'attache à une ville d'eaux. Pourquoi, au fait, ne ferait-il pas un petit voyage? C'était assez son habitude jadis, quand il avait quelqu'un à faire assassiner.

Un chercheur, un curieux — ces gens-là sont terribles — me mettait hier sous le nez des articles de journaux français, qui ne datent pas du déluge, où le tzar Ferdinand de Bulgarie était qualifié « grand roi ». Excusez du peu! Qu'est-ce que cela prouve? Que nous avons eu, peu de temps avant la guerre, une petite crise de snobisme. Nous avons eu la manie de gober les rois. C'est le fait de bons républicains. Nous nous rattrapons depuis quinze jours et nous rendons justice à notre nouvel ennemi. Nous lui rendons justice à tour de bras. Quelle dégelée, mon tzar!

Snobs ou non, nous n'avions point tort de distribuer assez généreusement cette épithète de grand aux souverains. Ne criez pas au paradoxe : ils la méritent presque tous. Je ne nie pas que l'homme chez eux ne soit souvent médiocre, mais il est facile au roi d'être grand et il lui est même difficile de ne l'être pas. Il a dit une fameuse bêtise, celui qui a dit :

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

Le vrai est qu'un individu qui ne faisait aucun effet au second rang, paie de mine dès que vous le faites passer devant. C'est une situation si avantageuse! Rien que ce droit qu'ils ont de parler sans être interrompus et de n'admettre aucune question, *handicapé*, si j'ose m'exprimer ainsi, leurs interlocuteurs, à tel point qu'un roi qui daigne causer fait *walk-over*, ou finit au moins la course tout seul, dans un fauteuil — c'est le cas de le dire.

On nous a aussi raconté, sur le métier de roi, bien des histoires qui ne sont pas vraies. C'est un métier hasardeux, mais qui n'exige pas des capacités extraordinaires, et où les intelligences de second ordre réussissent même bien mieux que les génies. C'est surtout une besogne de bureau; il suffit d'un peu de conscience et de ponctualité. D'ailleurs, quelqu'un de la partie l'a déjà remarqué : l'exactitude est la politesse des rois. C'est mieux que leur politesse, c'est leur principal mérite.

Quant à la conscience, ce n'est point par là que brille Ferdinand — pour revenir à ce personnage, et il a la pire façon d'être capable, qui est d'être capable de tout. Il n'est pas sûr que cela lui profite. Le contraire est plus probable. Ferdinand, que nous avions mal jugé, ou trop bien, a plutôt l'étoffe d'un roi en exil que d'un grand roi.

La plus mauvaise carte de son jeu est qu'il n'a pas de patrie. On dit : c'est un boche. Pas même! C'est un sans-patrie. Or nous apercevons chaque jour qu'il n'est pas seulement fort doux, mais indispensable d'avoir une patrie. Les gens faits de pièces et de morceaux n'arrivent en fin de compte à rien. Et de combien de pièces, de combien de morceaux est fabriqué ce petit-fils de Louis-Philippe? Il se targue, dit-on, de son sang français (quand il est en visite chez nous). Si vous calculez ce qui lui en reste après tant d'alliances étrangères, vous verrez que la dilution est homéopathique.

En réalité ce qu'il est le plus, c'est bulgare — je ne plaisante pas. Bulgare, j'entends oriental, byzantin. Depuis qu'il a été naturalisé boulgre à titre de prince régnant et ensuite de roi, il s'est adapté parfaitement à son nouveau milieu. C'est peut-être que ce milieu lui convenait parfaitement. Il y a là un phénomène de prédestination, dont Ferdinand, qui n'est pas un aigle, mais qui n'est pas un sot, s'est fort bien rendu compte. Il a même un peu exagéré, et il a cru que tout ce qu'il a de byzantin dans le caractère le prédestinait à la couronne de Byzance. Parce qu'il a l'étrange manie de tripoter toute la journée des pierres précieuses dans une sébile de bois, il se

voyait déjà puisant à même ces baquets de gemmes que l'on montre dans le trésor de Constantinople. Rêve éteint, visions disparues! Ferdinand n'aura pas les baquets et ira bientôt porter sa sébile chez le juif, en fredonnant *Sultan Saladin*; et s'il s'est jamais regardé dans la glace, il verra que le juif lui ressemble. Adieu Ferdinand!

Les censeurs austères, qui craignent toujours que les comités de cercles ne se fassent prier pour afficher une « royauté », peuvent rengainer leur compliment : Ferdinand a été affiché dans les vingt-quatre heures à l'*Automobile*, précisément à la même place où l'était, l'année dernière, S. A. I. le prince Henri de Prusse, le frère de l'Empereur.

La liste des « membres d'honneur » raccourcit. Malheureusement, la liste d'honneur des membres tués à l'ennemi s'allonge...

Les courses hippiques sont suspendues, chez nous, depuis l'avant-veille de la mobilisation et les sportsmen fidèles se souviendront longtemps de la dernière réunion qui eut lieu aux environs de Paris.... Ce fut à Chantilly, le mercredi... Des « deux ans » ce jour-là débutaient en grand nombre. Il faisait un temps doux et léger... Mais on se moquait bien des deux ans et du ciel tendre! Le problème, posé devant tous, n'était plus de ceux que l'on avait coutume de résoudre au pari-mutuel. Chacun avait le cœur serré... On avait comme honte d'avoir l'air encore de s'intéresser à des courses. Aussi personne ne s'y intéressait... M. Walter de M. mm promenait cependant une bien jolie femme, M. Walter de M. mm qui devait, le lendemain matin, aller tout simplement faire un petit tour en auto du côté de Berlin!...

Depuis, on a couru, en France, mais à la frontière et c'est ainsi qu'il en devait être. Nous avons à nous occuper d'autre chose que de savoir si *Camomille III* ou *Pithiviers II* gagneront le prochain steeple d'Auteuil.

En revanche, on sait que les courses continuent en Angleterre, presque comme si de rien n'était, toujours brillantes, toujours suivies... Et c'est ainsi qu'il en devait être en Angleterre — patrie du noble sport hippique — et du pur-sang. Newmarket a même eu de très belles réunions en septembre et les ventes de yearlings, qui s'y sont effectuées ensuite ont été fort honnêtes. 150 yearlings y ont été vendus pour un million de francs ou, très exactement, pour 906 000 francs. Ce n'est pas mal!

Et quelques propriétaires de France sont allés tenter la chance chez nos amis, M. Jean Joubert, M. de Fontarce, M. Pellérin, le baron E. de Rotschild, M. Michel C. Imann, M. de Saint-Alary — et MM. J. Cohn et Durya, qui sont si parisiens et si américains!...

Et, comme en temps de paix, c'est M. S. Joël qui vient en tête de la liste des propriétaires gagnants, serré de près par Lord Rosebery...

En Russie, en revanche, plus de courses... Si, cependant!... Le prince Lubomirski, le grand seigneur Polonais qui était l'âme des meetings de trotting de Nice (il y engageait tous les ans une centaine de chevaux!) continue à faire courir... chez les Autrichiens!... Il a, en effet, loué son écurie de courses au comte de Zamoyski, à Budapest... Cher M. Lubomirski, comme on comprend maintenant qu'il ait réservé si bon accueil à messieurs les Allemands, à Varsovie!... Les courses, en effet, continuent, au pays du tzigane comme dans celui de la choucroute et du kolossal. Dame! Il faut bien bluffer un peu...

Et, à Budapest comme à Hoppegarten ce sont presque toujours des chevaux français qui gagnent... C'est que la patrie de la lourde bière, de la saucisse de Francfort et du zeppelin ne peut pas être celle du pur sang nerveux et fin...

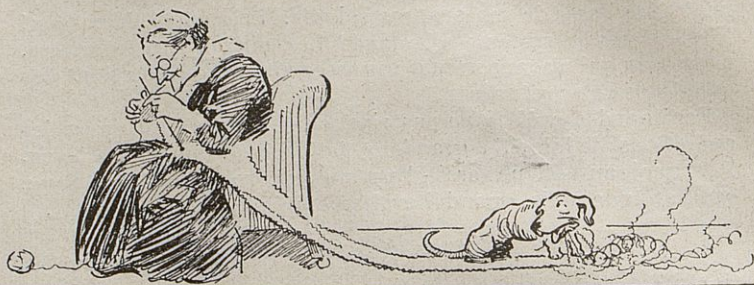
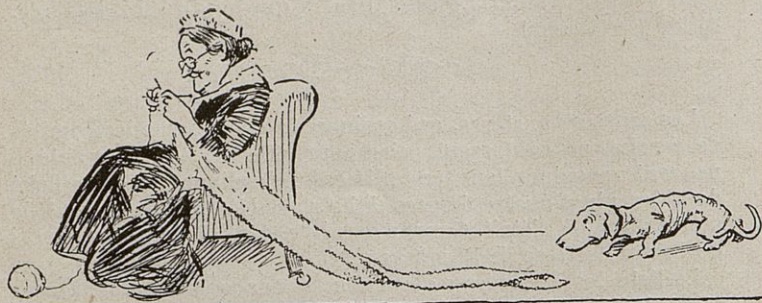
C'est, ainsi, un fils de notre *Martagon* qui a gagné le plus gros prix à Budapest : le prix de la Reine-Elisabeth.

Et mieux : l'autre jour, chez les Boches, à Hoppegarten, le principal prix réservé aux pouliches de deux ans a été enlevé au petit galop par une fille de notre fameux *Nuage*, gagnant du Grand Prix d'il y a quatre ans... Et cette pouliche s'appelle *Sainte-Adresse*.

Le hasard a de ces malices!...

LA GUERRE A COUPS DE CRAYON

PETITE REVUE DE LA CARICATURE ÉTRANGÈRE



UNE TENTATIVE CRIMINELLE CONTRE NOTRE PRÉPARATION DE LA CAMPAGNE D'HIVER
Un basset allemand qui ne veut pas qu'on tricote pour les soldats anglais.

(Punch, de Londres.)



LE KAISER VIENT D'ENRICHIR SA MÉNAGERIE

« Avec son grand appendice nasal et ses petits yeux plissés, toujours inquiets, Ferdinand de Bulgarie a tout à fait l'air d'un vieil éléphant », a écrit M. LOVAT FRASER dans un récent ouvrage.

(The Passing Show, de Londres.)



GUILLAUME II, à son beau-frère le ROI DE GRÈCE. — Mon petit Constantin, puisque vous êtes de notre famille vous devez en suivre les usages; si ce chiffon de papier vous gêne, déchirez-le!

(Punch, de Londres.)

SEMAINE FINANCIÈRE

Les récents événements balkaniques ne sont pas de nature à donner beaucoup d'animation au marché, il est donc inactif et il n'en peut être autrement. Toutes ou presque toutes les bourses étrangères sont fermées et, seraient-elles ouvertes que les échanges de titres, achats et ventes, arbitrages, opérations de quelque importance seraient impossibles tant que subsisteront les prohibitions de toute nature que la guerre a fait édicter. Les transactions internationales sont, en fait, à l'heure actuelle, irréalisables.

Quant à la cote en général, ses variations sont absolument insignifiantes, ni en baisse ni en hausse on ne peut discerner un indice de fluctuation quelconque.

L'événement financier le plus important est évidemment l'emprunt de 2 milliards et demi de francs réalisé aux Etats-Unis par la France et l'Angleterre solidairement.

Ce résultat est en tous points remarquable et satisfaisant, et constitue pour les alliés une victoire, une vraie victoire, qui aura une répercussion mondiale aussi importante que celle de nos armées en Champagne. E. R.

PARIS - PARTOUT



Moulin de la Chanson. — Émile Wolff, directeur. — Tél. Gut.: 40-40. Il n'est bruit là-haut, sur la Butte Que du triomphe de Baldy Imitateur à la minute Des grands artistes de Paris.

Loty, Jane Helly, Salviali, Que d'I..., que d'I, dans la revue Dont Yvonne Harnold est l'esprit! Il n'est bruit que des chansons dites Par Hyspa, par Marinier Paul; Arnould, Deyrman, Folrey; critiques Du peintre Gros et Jack Cazol.

Matinées jeudis, dimanches et fêtes à 3 heures.

Consultez votre médecin; il vous dira que l'Eau de Roses de Syrie, source d'éternelle Jeunesse, est d'une parfaite innocuité, elle est même un vrai remède contre les inflammations des yeux, les morsures du froid, même sur la tendre peau des bébés. Bichara, 10, Chaussée d'Anlin.

LES GRANDS HOTELS

AGAY (Var). — "LES ROCHES ROUGES", sur la corniche de l'Estérel. Gd Hôtel 1^{er} ord. Confort mod.

AIX-LES-BAINS. — SPLENDID-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

BEAUSOLEIL (Alpes-Maritimes). — CASINO MUNICIPAL. Music-Hall, Comédies, Jeux divers.

CANNES. — HOTEL GONNET. L. Daumas, prop., premier ordre.

CANNES. — HOTEL SUISSE. Quartier du Cercle Nautique. A. Keller.

CANNES. — GALLIA PALACE. Ed. Smart, directeur.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. J. Calvini, directeur.

CHATEL-GUYON (Puy-de-Dôme). — SPLENDID-NOUVEL HOTEL.

FUMADES (LES) (Gard). — GRAND HOTEL. Casino-Cercle.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, 1^{er} ordre. Garage.

MONTE-CARLO. — HOTEL DE PARIS. Grand confort moderne.

NICE. — HOTEL D'ANGLETERRE. Grand confort moderne. Ouvert toute l'année (prix de guerre).

SAINT-CLOUD. — PAVILLON BLEU. Vue unique sur le parc.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE HOTEL. Maison 1^{er} ordre. Téléphone 786.

VICHY. — HOTEL ET VILLAS DES AMBASSADEURS, sur le Parc; tout premier ordre.



Pour recevoir ce livre franco par la poste, envoyer 3 fr. 50 à M. le Directeur de La Vie Parisienne, 29, rue Tronchet, Paris.

Bibliothèque des Curieux

4, rue de Hurstenberg, Paris. Ses collections : Maîtres de l'Amour, 7 fr. 50; Coffret du Biblophilie, 6 fr.; Romans humoristiques, le volume 3 fr. 50; etc., etc. — Catalogue illustré sur demande.

Miss RÉGINA Soins d'Hygiène. American manic. Spéc. p. dames. M^{me} de 1^{er} ord. 18, r. Tronchet, 1^{er} à dr. s. entres. (10 à 7). Madeleine.

Massothérapie BAINS et BAINS de VAPEUR. 4, rue Duphot (pr. la Madeleine).

Hygiène et Beauté p. les Mains et Visage. M^{me} GELOT, 8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

MANUCURE HYGIÈNE. Nouvelle Installation. Miss DOLLY-LOVE, 6, r. Caumartin, au 3^e (9 à 7).

PÉDICURE Soins d'Hygiène 2, RUE MEHUL 3^e s. ent. (Opéra).

RENSEIGNEMENTS de t^{tes} sortes. Indicat. mond^{re}. Discrét. M^{me} LE ROY, 102, r. St-Lazare, entr. (2 à 7 et dim. et fêt.).

A RETENIR
La LIBRAIRIE des DEUX GARES
76, Boulevard Magenta, Paris.
Envoi franco sur demande du Catalogue de Livres.

HYGIÈNE RENSEIGNEMENTS MONDAINS. Prix de guerre. M^{me} ROBERT, 14, r. Gaillon, 3^e ét.

Miss GINETT'S AMERICAN MANUCURE SOINS D'HYGIÈNE 13, rue de la Tour-des-Dames (entresol) Trinité (10 à 7).

M^{me} DELIGNY SOINS D'HYGIÈNE, Frictions M^{me} de 1^{er} ord. 42, r. de Trévise, 3^e dr. (1 à 7).

MARIAGES RELATIONS MONDAINES; 4^e année M^{me} MORELL, 25, rue de Berne (2^e g.).

HENRY FRERE & SŒUR. TROUVENT TOUT. 148, r. Lafayette (2^e ét. à g.). Même dim. et fêt.

Miss MOLLIE SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE. 21, rue Boissy-d'Anglas (Madeleine).

BAINS-MANUCURE HYGIÈNE. (Fermé dim. et fêtes). 19, r. St-Roch (Opéra).

MARIAGES RELATIONS MONDAINES. Renseign^{re} grat^{re} M^{me} VERNEUIL, 30, r. Fontaine (1^{er} ét. g.).

GRAVURES GALANTES de GERNA. Séries à 5, 10 et 20 fr. Librairie du Progrès, 7, Traversia Relox, MADRID (Esp.).

LYETTE de RYSS MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE. Élégante installation. 130, rue de Tocqueville, 3^e à gauche (11 à 7).

HYGIÈNE MANUCURE-PÉDICURE M^{me} de ROMANO, 42, r. St-Anne. Entr. 10 à 8.

BAINS HYGIÈNE. MANUCURE. PÉDICURE. (Confort moderne.) 41, rue Richelieu. (Entresol.)

SOINS D'HYGIÈNE, FRICTIONS, par Dame dipl. M^{me} DUNENT, 66, r. Lafayette, 1^{er} sur ent. (10 à 6).

Miss THIRTEEN MANUCURE spéc. pour dames. Soins d'hyg. 31, r. Labruyère, 1^{er} à dr.

FRANÇAIS par JEUNE DAME. Salon de conversation. Janc RYP, 16, r. de Berne (r.-d.-ch. g.), 2 à 7.

HYGIÈNE MANUCURE. M^{me} DILSONN 27, RUE DE MOSCOU

Miss MAUD MANUCURE ANGLAISE, Soins d'Hygiène. 48, rue Rochechouart (entresol).

M^{me} Jane LAROCHE Renseign. artist. et mondains. 63, r. de Chabrol (2^e ét. gauc.).

M^{me} BOYE Experte. MANUCURE ANGLAISE. (Unique en son genre.) 11 bis, r. Chaptal, 1^{er} à g.

Miss MOHAWK de NEW-YORK. SOINS D'HYGIÈNE. 27, rue Cambon, 2^e étage (1 à 7). EXPORTE ANGLAISE (Ne pas confond. avec rez-de-chaus.).

Miss DAISY ANGLAIS. Unique en son genre. Renseign. mond. 48, r. Dalayrac, entr. 2 à 7 Opéra.

Lady EDWIG MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE 4, r. d'Artois-St-Honoré (ap.-midi) Opér.

SOINS D'HYGIÈNE M^{me} DARCY 18, rue Cadet, 2^e ét. (10 à 8).

JANE FRICTION. Méthode anglaise, par Experte 7, faub. St-Honoré, 3^e (Dim. et fêtes).

English Manucure M^{me} de 1^{er} ord. 65, r. de Provence (ang. Ch. d'Ant.). Se rend à dom.

M^{me} BERENICE Relations mondaines. 4, Cité Pigalle. Trudaine Tél. 52-21.

BEAUTÉ MANU. SOINS D'HYGIÈNE. M^{me} VILLA (1 à 7), 14, fg St-Honoré (entresol) Eng. sp. Parl. ital.

MARIAGES RELATIONS MONDAINES UNIQUES Renseign. gratis de 2 à 7 h. Entresol (English spoken). M^{me} de Montheil 33, rue de Londres

Manucure PÉDICURE. Tous Soins d'Hygiène. M^{me} HENRIET, 11, r. Lévis (Villiers, et à dom).

ANGLAIS par JEUNE DAME professeur. M^{me} RITHA, 24, r. Eugène-Carrière (5^e dr.). Dim. excep.

JEAN FORT, Libraire Éditeur à PARIS 71-73, Faubourg Poissonnière, envoie gratuitement sur demande son dernier Catalogue.



— Eh! bien, et ton mariage: En es-tu toujours aux pourparlers diplomatiques?
— Ma chère, je viens de signifier un ultimatum à mon fiancé: « Tout de suite ou jamais »...
Je ne suis pas la Roumanie, moi!